

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Jean-François Malherbe, *Pour une éthique de la médecine*, Bruxelles, Éditions Ciaco, 1990, 207 p.

par Michel Bellefeuille

Horizons philosophiques, vol. 4, n° 2, 1994, p. 154-156.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/800957ar>

DOI: 10.7202/800957ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Jean-François Malherbe, *Pour une éthique de la médecine*.
Bruxelles. Éditions Ciaco, 1990, 207 p.

Les prouesses accomplies par les techniques biomédicales ne cessent de nous étonner chaque jour davantage, mais les problèmes d'ordre juridique et moral que soulèvent diverses applications de ces techniques peuvent aussi être une source de confusion et d'inquiétude à cause de leur complexité, d'une part, et parce qu'elles remettent en question l'image que nous avons de nous-mêmes en tant qu'êtres humains, d'autre part. Au-delà des considérations d'ordre moral, juridique ou médical propres à telle ou telle application particulière de ces techniques, il y aurait lieu de s'interroger sur l'enjeu éthique fondamental de la médecine contemporaine dans l'espoir d'apporter un éclairage global autant souhaité que nécessaire sur ces questions. C'est précisément ce que tente de faire J.-F. Malherbe dans son essai, déjà ancien, puisqu'il s'agit de la seconde édition revue et corrigée d'un ouvrage paru sous le même titre aux Éditions Larousses en 1987. Outre le fait que plusieurs chapitres aient été refondus, il faut signaler l'ajout de deux notes complémentaires, l'une portant sur le sida, l'autre sur l'euthanasie. Comme l'importance des questions dont traite cet ouvrage ne cesse de croître et qu'il existe encore peu de livre du genre en français, nous avons cru qu'il était toujours pertinent d'en faire le compte rendu.

Malgré la valeur évidente d'un tel projet, on peut se questionner sur la contribution que la philosophie peut espérer apporter à la médecine. Il semble y avoir le risque, en effet, que la philosophie développe un discours sur la médecine qui cherche à s'imposer à elle comme de l'extérieur ou, ce qui serait pire encore, que le philosophe joue à l'apprenti médecin. Malherbe évite ces deux pièges et se situe résolument sur le terrain qui est propre à la philosophie, tout en respectant l'autonomie de la médecine. La tâche du philosophe ne consiste pas, en effet, à imposer des contraintes morales de l'extérieur à la médecine, mais à effectuer un travail d'élucidation qui permette de saisir la normativité qui régit l'entreprise médicale. En ce sens, dira Malherbe, le rôle de la philosophie est «de servir l'autonomie médicale en l'invitant à une plus grande cohérence interne» (p. 9). Et plus on avance dans la lecture de l'ouvrage, plus il apparaît que ce travail d'élucidation rend la contribution de la philosophie essentielle.

L'auteur s'intéresse surtout aux réalisations de la médecine technologique dite «de pointe». Il le fait, d'une part, à cause de sa position d'observateur privilégié, ayant été professeur d'éthique à la faculté de médecine de l'Université de Louvain. Il le fait aussi, d'autre part, parce qu'il considère que la technologisation de la médecine issue du milieu de la recherche influence toujours davantage sa pratique quotidienne et que

l'éclairage jeté sur la médecine de pointe pourrait bien faire ressortir à son tour les enjeux de la médecine commune. En fait, le travail d'éclaircissement de l'enjeu éthique de la médecine auquel se livre ici Malherbe permet déjà de confirmer cette idée tant ses propos viennent clarifier le sens et la valeur de l'entreprise médicale tout entière.

Les réalisations des sciences biomédicales permettent maintenant non plus seulement de mieux soigner l'homme, mais aussi de le changer. De plus elles ont entraîné une dilution des limites de la vie, tant de son commencement que de sa fin. Il n'y a qu'à penser aux questions de manipulation génétique, d'insémination artificielle, d'euthanasie ou d'acharnement thérapeutique pour se faire une idée plus précise de ces problèmes. Ces facteurs soulèvent la question essentielle: quel homme la médecine a-t-elle pour fonction de cultiver? Dans un premier temps, l'auteur s'efforce donc de mettre en place les notions qui permettront d'y répondre. La convocation de la parole, et donc la précellence d'autrui dans la constitution de l'être même de tout homme, se présente comme le fait humain fondamental. La parole constitue donc le fil d'Ariane de tout l'essai. Malherbe en dégage une conception tridimensionnelle de l'être humain correspondant aux conditions qui rendent possible la parole : les dimensions organique, psychique, et symbolique. L'auteur définit ensuite le concept d'autonomie en appliquant les quatre causes aristotéliennes de l'action à chacune de ces dimensions. Il en résulte une matrice du concept d'autonomie qui servira d'outil d'analyse précis dans l'évaluation des problèmes éthiques soulevés par la pratique médicale qui seront abordés plus directement par la suite.

L'action humaine sera jugée autonome ou, au contraire, aliénée, selon qu'on y retrouve ou non la présence de toutes les dimensions de l'homme sous le rapport des différentes causes à partir desquelles on peut l'envisager. Dans ce contexte, l'enjeu éthique fondamental de la médecine contemporaine ne peut qu'être «la place qu'elle reconnaît ou qu'elle dénie à la parole». (p. 117) . Plusieurs facteurs viennent cependant nuire à cette reconnaissance de la parole, et donc au sujet dans sa globalité.

Tout d'abord il y a une difficulté qui vient de la méthodologie même des sciences biomédicales et qui consiste à réduire le sujet à un système sur lequel on peut intervenir. Tout en rappelant la nécessité de l'objectivation de l'être humain pour fonder un savoir véritablement opératoire, Malherbe précise que

L'objectivation de l'être humain par les sciences biomédicales consiste à mettre entre parenthèses certains aspects de l'être humain pour en mettre d'autres en évidence. [...] L'oubli de la réduction opérée dans le sujet pour constituer l'objet a nom: scientisme. Lorsque cet oubli, cet acte manqué, devient refoulement, le sujet est réprimé par la connaissance de l'objet qui, pourtant, était censé le servir. (p. 109)

Par ailleurs, la perception que la médecine a de la maladie peut faire obstacle à la parole. La médecine a pour tâche de guérir la maladie. Il est donc tentant de faire taire la souffrance vécue par le sujet dans tout son être en réduisant la maladie à sa simple dimension organique et en essayant de le soulager à tout prix de sa douleur. Mais en agissant ainsi la médecine banalise la crise que constitue la maladie car, comme toute les crises, celle-ci peut être l'occasion de changement dans la vie d'un individu si elle est surmontée adéquatement. Or la condition essentielle pour qu'une crise soit une occasion de changement «[...] c'est précisément que quelqu'un soit là pour écouter l'autre qui est en crise et qui se raconte, écouter sans banaliser, écouter sans juger, attentif à saisir avec lui le sens de sa propre histoire» (p. 86). Sans le respect de cette condition, la médecine risque de se transformer en machine de normalisation sociale, et le rapport entre le médecin et le patient peut devenir aliénant tant pour l'un que pour l'autre.

Pour Malherbe, en définitive, la médecine «est l'art de cultiver l'autonomie des hommes en prenant soin de leur corps. [mais] cet art n'est praticable que si la logique du pur désir est rompue par celle de l'impératif éthique fondamental qui instaure le champ de la convivialité» (p. 11). Il faut, en effet, que l'homme ne devienne pas un simple moyen au service de son désir, désir de ne plus être malade, désir d'avoir un enfant, etc., et qu'il ose regarder avec lucidité l'impact de ses choix sur la vie de ses semblables de façon à promouvoir leur autonomie, ce qui se trouve être finalement le seul moyen de véritablement développer la sienne.

Michel Bellefeuille
Collège Édouard-Montpetit